

la chronique achrienne de renaud camus

CECI, que j'écris sur la plage, alors qu'est à peine dépassé le cœur de l'été, ne paraîtra qu'en octobre. Tant pis. Je ne me sens pas suffisamment couturier pour adapter mes travaux du jour aux saisons à venir et je n'ai aucune envie de me plonger dans un état d'esprit de rentrée. Je préfère parler du Portugal, où je suis. J'ai dit ailleurs tout le bien que j'en pensais, et de Lisbonne, et des Portugais ; de ceux-ci, par exemple, qu'ils étaient peut-être, pour moi, le peuple où se concentraient, à tous les coins de rues, et sur le bord des fontaines (oh, celle de Viana do Castelo, dans le nord, où ils s'assoient tous, en fin d'après-midi, entre les géraniums...), le plus grand nombre de beaux garçons, et les plus désirables, les plus gentils, les plus « faciles ». Sur cette opinion je ne reviens pas. J'aimerais seulement l'affiner un peu, en contradiction, et tâcher d'examiner pourquoi mes chers Portugais, malgré leurs immenses mérites, et sans doute à cause d'eux, peuvent être aussi, à l'occasion, tout à fait exaspérants. Mais leurs qualités leur sont particulières, tandis que leurs défauts sont généraux. C'est d'ailleurs pourquoi, de ces derniers, je me permets de faire état ici. Ils ne sont que prétextes à l'énumération de quelques miens agacements. On rencontre les mêmes en France, en Italie, et bien entendu en Espagne. S'ils sont ici plus accusés et plus visibles, c'est sans doute que l'oppression a été dans ce pays, jusqu'à une date récente, plus générale, plus farouche, plus pesante, plus officielle et plus « naturalisée » que presque partout ailleurs. Isolés par la géographie, par l'histoire, par un demi-siècle de dictature, les Portugais, dans le domaine sexuel, manquent d'information, et partant d'innocence.

L'innocence a cessé depuis longtemps, si elle l'a jamais été, d'être du côté de la nature, et elle n'a rien à voir, certes, avec le prétendu « naturel » que sait si bien imposer la tyrannie dans les mœurs, fût-elle celle de Salazar ou celle de nos voisins à Guéret. L'innocence est du côté de la culture. Elle s'apprend ; par les livres et par les films, les « bons », et plus encore par les voyages et les échanges de toute sorte.

[Interruption ici : passage rituel des deux quotidiens policiers qui forcent tout le monde alentour à s'emmailoter. Ils ont la loi de leur côté. Elle a rarement été, dans ses manifestations, d'une plus crasse imbécillité, ni plus ouvertement oppressive, puisque ses deux représentants, à eux seuls, dérangent et contraignent, ici, cinq cents hommes et cinquante femmes, à peu près, qui ne font à personne le moindre tort, étant tous, à la ronde, en parfait accord pour la nudité.]

J'ai profité de l'épisode pour faire un tour dans les dunes de l'arrière : aussi bon terrain qu'un autre pour observer, avec leurs beautés, les petites faiblesses à mes yeux des Portugais. Par exemple, ils ont du furtif un goût immodéré. Peut-être, d'avoir joué d'abord dans un contexte répressif, ils y ont acquis un inconscient désir de répression, elle est devenue nécessaire à leur

jouissance et ils se plaisent à en mimer les effets quand elle a cessé de s'exercer directement.

Ainsi, au carrefour de sable le plus fréquenté de la dune, entre les fourrés, nous sommes trois étrangers à nous livrer, parce que nous nous sommes rencontrés là et qu'il ne nous a pas paru nécessaire d'aller nous cacher plus avant, à de joyeuses enclades en petit train. Que d'autres dragueurs de buissons passent près de nous ne nous gêne en rien, non plus qu'il ne nous gênerait, éventuellement, que celui-ci ou celui-là se joigne à nous. Mais les Portugais ne veulent pas de ces facilités. Le spectacle apparemment les intéresse, mais ils croient devoir le mériter en ne l'observant que de la manière la plus inconfortable possible, avec des ruses et des approches rampantes de Sioux. Tel se branle accroupi au plus profond d'un fourré, tandis qu'un autre s'avance sur le ventre et les coudes : l'ensemble d'ailleurs plutôt comique.

Même inspiration, le beau Manuel (ditto Manuel II), qui fait l'amour successivement avec tous les membres de notre petit groupe (sauf avec moi, hélas) conjure chacun, d'un air tragique, de ne rien dire aux autres, qui bien entendu sont parfaitement indifférents à ce qu'il est seul à considérer comme des infidélités.

Les Portugais, en général, font d'ailleurs de redoutables adeptes de la drague tragique. Qu'ils jettent sur vous leur dévolu ne signifie nullement qu'ils vont vous sourire. Un regard lourd et sombre, de leur part, est alors plutôt plus probable, et qui pourrait facilement paraître hostile. Catastrophe, tu me plais. Il est presque heureux que le boulevard Saint-Germain, Metz, Toul ou Verdun aient préparé le voyageur à interpréter un peu subtilement ces coups d'œil détournés, et qu'on pourrait sans mal juger décourageants. A cette exégèse il arrive d'ailleurs qu'il échoue, et qu'il apprenne stupéfait, à l'extrême fin de son séjour, que ce garçon très beau auquel il croyait être parfaitement indifférent, ou dont il se pensait détesté, en fait l'avait, dès le premier jour, favorablement remarqué, ou même était, comme on dit volontiers ici, amoureux de lui.

J'ai noté un peu vite, plus haut, que les Portugais étaient « faciles » quand je voulais dire seulement qu'une sexualité heureuse était favorisée, ici, pour le nouveau venu, par le nouveau visage et le nouveau corps qu'il offrait à une communauté achrienne assez réduite, et par la faveur dont jouissent ici les étrangers, particulièrement, semble-t-il, les Français. Mais, pris individuellement, les Portugais ne sont pas, au fond, si faciles que cela. Ils ont tendance à exiger, de qui voudrait les séduire, une certaine insistance. Ils aiment à être courtisés. Et, paradoxalement, c'est leur idée de la virilité, d'une certaine raideur virile, qui les pousse à tenir l'emploi de la femme dans le schéma le plus fastidieux et maladif de l'hétérosexualité classique : il faut qu'elle résiste, parce que si elle ne résiste pas elle est déconsidérée ; l'homme insiste pour obtenir, et dès

qu'il obtient il méprise. Poush ! Gardons-nous de cela comme de la peste.

Pour en revenir aux buissons des dunes, il s'y observe une autre pratique exaspérante, celle de ces garçons qui dès qu'on s'approche d'eux mettent les mains sur les hanches, pour bien signifier qu'eux n'ont aucune intention de vous toucher, ni de faire quoi que ce soit pour vous, mais qu'ils daignent consentir à ce que vous leur suchez le sexe. Plus d'hypocrite mépris se conçoit mal. Heureusement qu'il est ridicule. Riens, et partons.

Toutes ces attitudes qui me semblent bizarres, et qui m'irritent passablement, procèdent sans doute du même phénomène, qui m'irrite bien autrement, et qui dépasse de loin le Portugal : la déconsidération où gît ce qu'il faut bien appeler, quoique le terme ait vraiment beaucoup servi dernièrement, oui, le désir. Désirer et montrer qu'on désire, ici et partout, mais ici peut-être un peu plus qu'ailleurs, vous diminue. L'esprit petit-bourgeois gay qui règne sur la plage de la Caparica et au Bric-a-Bar de nos nuits désapprouve qu'on drague dans les dunes et voudrait qu'on prétendît ne souhaiter rien d'autre, dans les boîtes, qu'un verre, danser, ou de longues conversations d'amis. Ce qui est exalté, c'est bien sûr d'être objet de désir, mais aussi, à défaut, ou en plus, d'en éprouver peu et d'en exprimer moins encore. Tout une chrétienterie séculaire, bien sûr, soutient ce quant-à-soi de chat et cette économie pingre. Mais la vie est mon alliée pour honorer et récompenser, plutôt que ces avaries transis, celui qui désire. Quand on lui demandait s'il envisageait de ne plus écrire, Barthes répondait à peu près : « J'écris parce que je désire, et je n'en finis pas de désirer ». Et de fait, plus je désire, plus je vis : les garçons, les plages, les routes, un village entre les vignes, les palais baroques de Braga, les cloîtres de Tomar, lire Rudolph, de Marian Pankowski (je ne saurais trop vous y inciter) (1), Les Trohées de Hérédia ou le Palimpseste de Genette, écouter en voiture le quintette de Schubert ou seulement les Goyescas, et faire encore un détour pour voir une

petite église de l'Alentejo : après tout il n'est que neuf heures du soir, nous est promise encore une bonne demi-heure de lumière.

Le groupe *Roxy Music* se produit à Lisbonne. J'avoue que je n'ai pas particulièrement envie d'assister à son concert. Mais de ce défaut de désir j'ai plutôt honte que fierté, et en tout cas je le regrette. Il n'est d'ailleurs pas définitif, peut-être. Le désir aussi s'apprend. Les tergiversateurs de bars ou de plages, drapés sans fin dans leur absence réelle ou prétendue de désir, m'inspirent le même ennui que seraient ces compagnons de voyage qui ne s'intéressent à rien, ou à presque rien, dégonflent vos exaltations de leur indifférence, et n'ont d'autre souci, dès cinq heures de l'après-midi, que de gagner l'étape.

★ ★

Flatters, à Porto, propose des poppers à un ami de rencontre et s'entend répondre, plus ou moins en espagnol : — No, yo, yo — natural !

Après trois ou quatre semblables expériences, il soupire un soir profondément, dans une rue de Lisbonne, l'œil sur le Tage et l'océan : — Oh là là, j'ai une de ces envies d'amour chimique !...

★ ★

Les Portugais sont encore plus obnubilés par le couple que les Italiens. Ils ne peuvent pas vous voir trois fois avec le même garçon sans vous considérer, malgré toutes vos dénégations, comme étant en ménage. Cela ne les empêche pas de se prétendre « les derniers amants romantiques ». Moi, leur obsession conjugale, je la trouverais plutôt boniche, si le mot n'était insultant pour les bonnes, et en tout cas elle ne me semble pas du tout romantique. Mais eux ne trouvent probablement pas du tout romantiques les grandes errances sous la lune, entre les pissotières de Cais de Sodré et le pauvre sauna du Lys, en passant par la radiante et glauque station de métro Pombal. Tout n'est jamais qu'une question de mots. Il m'arrive de me sentir un peu seul dans les miens. Mais cela aussi c'est très romantique.

Renaud Camus
(1) Ed. L'Age d'homme.

écrit sur le sable

